sanse. Allons, dit Zacharie qui abattait en manière de conclusion les fleurs d'une haie d'un revers de bâton, je saurai sans plus tarder le secret d'Angélus... Si elle n'ose l'avouer à son père, je m'en chargerai... Avant tout je la veux heureuse, puisque moi aussi je vais être heureux ! "

Et la pensée de ce bonheur arracha un long soupir au maître d'école.

Malgre sa résolution de parler, Zacharie garda encore huit jours le silence.

Huit jours ! c'est peu pour la guérison d'un cœur blessé, c'est beaucoup pour l'embellissement de la terre.

Les chaumes se sont égayés de telle sorte qu'à voir les champs si mornes il y a une semaine, on croirait qu'une baguette de fée les a métamorphosés. Les regains d'herbes et de fleurs les font ressembler à une prairie, les troupeaux y paissent, les bouviers y redisent leurs chansons en mode mineur : la vie les a envahis pour la seconde fois de l'année.

Zacharie les admire et leur vue le console. Le son d'un biniou connu éclate à quelque distance, c'est la noce de Claudin qui danse conduite par la sonnerie de Guéméné Mais, au lieu de se diriger du côté où l'on se réjouit, le maître d'école marche vers la petite maison du tailleur. Il trouve Angélus assise sur le banc de pierre dressé contre la porte ; les ramures ligneuses d'un grand mûrier lui font une niche sombre ; sa quenouille est fixée à son côté, mais sa main ne tourne pas le fuseau. Elle prête une oreille attentive aux airs de danse dont le vent lui apporte des bouffées. Son pied blessé, sur lequel elle ne peut s'appuyer encore, repose sur un escabeau. Tout le long du chemin Zacharie a formé un gros bouquet de fleurs champêtres ; il n'ose le lui offrir et se contente de le placer près d'elle. Ils échangent un bonjour embarrassé, auquel succède un silence plus embarrassant encore.

" Rosette se marie avec Claudin, dit enfin Zacharie pour ne pas rester muet, une belle noce et pour laquelle le notaire a dû rédiger un fier contrat.

—Une belle noce qui fera un mauvais ménage, dit Angélus, car la Rosette aimait depuis son enfance le pauvre Pierre que son père lui refuse pour mari.. De désespoir elle se marie à Claudin ; mais elle ne pourra peut-être jamais oublier l'autre... L'argent ne suffit pas dans une maison... Il faut la bonne entente, l'amitié profonde, et la certitude que l'amour qu'on a dans le cœur est le premier et le dernier.

— Vous avez raison, répond Zacharie, mais peu de jeunes filles gardent la fidélité d'une première tendresse.

—Et peu de garçons méritent l'affection d'une femme... Cependant, ce doit être bon le mariage entre deux êtres jeunes, pauvres, ayant leurs bras pour vivre... Le travail rapproche les êtres que la richesse sépare quelquefois. Si la maison est petite, tant mieux, on se voit toujours ; si un parent, un ami y entre, on se serre pour lui faire place. Et n'est-ce rien que de calculer ensemble le modique gain de la semaine, d'en régler l'emploi, d'aviser aux besoins les plus urgents, et de se sourire si l'on redoute une privation à subir en commun ? Le mari pauvre est plus actif, sa compagne plus laborieuse. On a peu de terre, on n'en saurait perdre un pouce ; elle rapporte presque le double, on la tourmente si fort ! Si l'on garde une épargne pour les mauvais jours, c'est une conquête ! chacun renvoie à l'autre le mérite de cette ressource. La misère n'approche pas des jeunes et vaillants ménages, car les hommes s'y intéressent et le Seigneur les bénit.

—Que tu parles bien, Angélus ! et que le cœur me fond de joie à t'entendre !

—Ah répliqua la jeune fille d'un accent plus réservé, je puis bien parler de la sorte, car moi je ne me marierai jamais...

— Jamais ? murmura Zacharie ; te voilà si chétive et si pâle, je t'ai cru dans l'esprit une songerie d'amour que tu n'osais avouer à ton père... et, pardonne-le-moi, je voulais, comme un bon frère, t'offrir de lui avouer ce que tu n'osais lui dire.

— Moi, dit Angélus agitée, moi éprise d'amour ? Qui vous a donné le droit de le croire ?

— Rien, répondit-il, rien, je le confesse... cela m'était venu en pensant à toi, car j'y pense beaucoup... et ton bonheur m'est cher. Je ne jure pas, comme tu le fais, que jamais je ne contracterai de fiançailles ; mais je sais bien quelle fille aurait reçu ma bague d'argent si elle ne l'avait dédaignée... Je l'aimais depuis mon enfance. Je ne comprenais sans elle ni la vie ni le ménage courageux et pauvre que tu peignais tout à l'heure... Que d'efforts multipliés pour lui plaire, que de joie du moindre succès en songeant